

Un projet pour l'humanité : l'UNESCO et l'invention de l'histoire globale, 1945-1976

Poul Duedahl

Le 'marché de l'histoire'

"L'ONU s'attaque au marché de l'histoire" titrait un journal américain en décembre 1951, après l'annonce officielle qu'une commission placée sous l'égide des Nations Unies allait se lancer dans la rédaction d'une histoire de l'humanité.¹

Ce n'était nullement la première entreprise de ce genre. Des historiens comme Edward Burnett Tylor, J.B. Bury, Oswald Spengler, H.G. Wells et Arnold J. Toynbee, pour ne citer qu'eux, s'étaient déjà attelés à cette tâche ambitieuse. Mais dans le contexte de l'après-guerre tous ces auteurs avaient un peu trop tendance à se placer d'un point de vue strictement occidental, ou – dans le cas de Spengler et Toynbee – à concevoir l'histoire universelle comme celle de civilisations distinctes évoluant indépendamment les unes des autres.

L'un des principaux objectifs du nouveau projet était de se démarquer de ces visions par trop ethnocentriques et surtout eurocentriques du passé en proposant une histoire universelle sans orientation géographique particulière et de réfuter les thèses de Spengler et Toynbee en montrant que l'histoire était une suite d'échanges ininterrompus entre les différentes cultures.

C'est en cela qu'on peut considérer le projet de l'UNESCO comme la première manifestation de la nouvelle tendance apparue au lendemain de la Seconde Guerre mondiale à une réécriture globale de l'histoire – l'histoire de la mondialisation. Si le résultat final, (*L'histoire de l'humanité*), n'a jamais eu l'impact historiographique escompté, cela tient sans doute au fait que l'ouvrage n'est paru que dans les années 1960 et 1970, soit bien trop longtemps après le lancement du projet. Dès sa parution, il faisait donc figure de vestige d'un passé révolu et dut surtout sa notoriété au fait qu'il avait aussi pour objectif de s'appuyer sur les efforts concertés de plus d'un millier de spécialistes – donnant pour ainsi dire l'impression d'une sorte de mémorial à la volonté de "communautariser" l'histoire.

Les archives de la Commission internationale pour une histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité et les échanges de lettres entre les divers protagonistes de l'entreprise donnent toutefois une impression beaucoup plus nuancée du projet et de sa longue et difficile gestation – en même temps qu'un aperçu aussi rare que fascinant de l'histoire globale en devenir.

Renoncer à l'eurocentrisme

Dans un monde traumatisé par la guerre, tous les dirigeants nationaux étaient plus ou moins convaincus de la nécessité pour l'humanité de s'unir autour d'un leadership politique mondial ; de son côté, l'un des pères fondateurs de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (**UNESCO**) créée le 16 novembre 1945, le biologiste anglais Julian S. Huxley, était naturellement soucieux de lui assigner des tâches qui contribueraient au maintien durable de la paix.

À cette fin, il décida de faire appel à un personnage non-conformiste, le biochimiste Joseph Needham. Ce professeur de l'Université de Cambridge était alors à la tête d'une mission britannique d'aide scientifique à la Chine. Fasciné en effet par la culture et l'histoire de l'empire du Milieu, Needham venait tout juste de publier une histoire de la technologie en Chine, où il exposait

¹ "UN Goes Into the History Business", *Chicago Tribune*, 24.12.1951.

l'importance aussi considérable que méconnue des inventions chinoises et de leur contribution à la civilisation mondiale; c'est lui qui suggéra à Huxley de confier à la nouvelle Organisation le soin de rédiger une histoire de l'humanité axée sur les échanges transculturels – afin de combattre une certaine conception scolaire de l'histoire faisant la part trop belle aux événements militaires et politiques et encourageant les préjugés et a priori ethnocentriques et nationalistes. Un tel ouvrage pourrait servir de référence pour les manuels scolaires du monde entier tout en contribuant à la mission de l'UNESCO d'éducation pour la paix.²

Huxley reprit l'idée de Needham dans son discours inaugural en tant que Secrétaire exécutif de la Commission préparatoire pour l'UNESCO réunie à Londres en mars 1946, affirmant notamment que "La tâche principale qui se présente aux hommes d'aujourd'hui semblerait être d'aider à édifier une histoire du développement de l'esprit humain, en particulier en ce qui concerne les sommets atteints dans le domaine de la culture".³

Needham avait été la première personne pressentie par Huxley pour faire partie de son équipe de collaborateurs; en mars 1946 il rentra donc de Chine pour s'installer dans les bureaux londoniens de la Commission préparatoire qui occupait deux petites maisons mitoyennes de Belgrave Square, non loin de la gare de Victoria. Needham, qui avait largement contribué à intégrer le S – pour science – dans le sigle de l'UNESCO, fut chargé de créer une division des sciences naturelles au sein de la nouvelle organisation.⁴

Impressionné par la masse de documents non lus qui s'empilaient déjà sur les bureaux des délégués, Huxley décida d'attendre un ou deux ans avant d'engager le processus d'édification d'une mémoire collective de l'humanité, ce qui ne l'empêchait pas d'en parler avec Needham à la moindre occasion. Bien entendu, les deux hommes savaient qu'on ne pourrait pas faire tenir toute l'histoire universelle dans quelques tomes sans procéder à des choix drastiques. Ils s'appuyaient pour cela sur deux idées forces : en tant que petit fils du fervent darwiniste T.H. Huxley, Julian Huxley était convaincu que l'histoire obéissait elle aussi à la loi générale de l'évolution pour aller dans le sens d'un certain progrès social ; quant à Needham, il voyait dans le progrès scientifique et technique le principal trait d'union entre les peuples de différentes cultures au cours des siècles.⁵

En novembre 1946 l'UNESCO s'installa à Paris, dans le cadre somptueux d'un ancien hôtel particulier situé avenue Kléber, près de l'Arc de Triomphe. Julian Huxley occupait le poste de Directeur général de la nouvelle Organisation et Needham était en charge du Département des Sciences exactes et naturelles. Par ailleurs, l'historien portugais Armando Cortesão avait été recruté à titre de consultant du projet sous la houlette de Needham. Au cours des mois qui suivirent, il entreprit d'étudier l'impact de la science sur l'histoire de l'humanité.⁶

Dans les premiers mois de 1947, le projet commença à prendre forme et fit l'objet de longues discussions avec de nombreux spécialistes, en majorité français, sur le rôle de la science en tant que moteur essentiel de l'histoire. Si l'on en croit les notes prises au cours de ces réunions, le

² Julian Huxley : *Memories*, Vol. 1, New York : Harper & Row (1970), p. 54 ; Lettre de Julian Huxley à F.J.H. Stratton, 5.9.1950, Box 19, The Julian Sorell Huxley Papers, Fondren Libray, Rice University, Texas (RU).

³ Julian S. Huxley : *L'UNESCO : ses buts et sa philosophie*. Londres : Commission préparatoire de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (1946), p. 47.

⁴ Simon Winchester: *The Man Who Loved China*, New York: HarperCollins (2008), p. 165 et Gail Archibald: "How the 'S' came to be in UNESCO", *Sixty Years of Science at UNESCO, 1945-2005*, Paris: UNESCO (2006), p. 36 à 40.

⁵ Julian Huxley : "Notes on the History of Mankind: Cultural and Scientific Development", décembre 1961, p. 2, SCHM 1, Archives de l'UNESCO, Paris (UA).

⁶ "The History of Science and its Relation to Philosophy, Humanities and Social Sciences" [Rapport], 22.1.1947, SCHM 7, UA.

projet était encore largement eurocentrique aussi bien dans le choix des futurs contributeurs que des thèmes abordés.⁷

En effet, avec les meilleures intentions du monde, le projet ne pouvait que refléter les préoccupations des principaux collaborateurs de l'UNESCO à l'époque, lesquels se recrutaient principalement à tous les niveaux de l'Organisation dans trois pays : la France, le Royaume-Uni et les États-Unis. D'une part, en effet, l'URSS et plusieurs autres pays communistes avaient refusé de faire partie de l'Organisation, et de l'autre une majeure partie du reste du monde vivait encore à l'ère coloniale.

En prévision de la Conférence générale, Huxley et Needham commandèrent au professeur V. Gordon Childe, directeur de l'Institut d'archéologie de Londres, l'ébauche d'un projet qui reflétait à la fois l'évolutionnisme cher à Huxley et la fascination de Needham pour l'histoire des sciences. Pour Huxley et Needham en effet, le but de la manœuvre était d'ajouter à la liste de leurs supporters le nom d'un historien et archéologue prestigieux afin de mieux vendre leur projet aux États membres de l'UNESCO.⁸

Cette stratégie fut partiellement couronnée de succès. La Conférence générale de l'UNESCO, réunie à Mexico en novembre-décembre 1947, adopta une résolution approuvant l'idée de rédiger une histoire de l'humanité qui mettrait l'accent sur la "compréhension des aspects scientifiques et culturels de l'histoire de l'humanité, en mettant en lumière l'interdépendance mutuelle des peuples et des cultures et leur contribution respective au patrimoine commun de l'humanité".⁹ Mais les délégués demandèrent également une étude approfondie des implications matérielles du projet avant de donner le feu vert à sa réalisation.

Peu de temps après, le projet allait connaître un contretemps fâcheux. Depuis longtemps en effet, les États-Unis soupçonnaient l'UNESCO d'être un nid d'espions, et la CIA avait même averti le Président Truman que l'Organisation était infiltrée par les communistes. Joseph Needham était particulièrement visé en raison de ses activités scientifiques et de son appartenance au cercle de sympathisants communistes de l'Université de Cambridge.¹⁰

Contraint de démissionner, Needham regagna Cambridge au début de 1948 et entreprit de rédiger ce qui allait être son ouvrage majeur sur la science et la civilisation chinoises.¹¹

Needham étant hors de course, Huxley et Cortesão se retrouvaient en première ligne; en mai 1948, c'est donc Huxley en personne qui présenta un plan de travail : l'ouvrage comporterait trois volumes, rédigés par un seul et même auteur : pour l'aider dans cette tâche immense, il pourrait faire appel aux ressources mises à sa disposition par les meilleurs spécialistes mondiaux. Les grandes lignes du projet étaient celles esquissées dans le rapport de Gordon Childe, l'accent étant mis sur la science comme principal moteur de l'évolution des civilisations et de l'histoire humaine. Huxley n'avait pas hésité à classer les cultures du monde en fonction de leur niveau d'évolution – primitives, barbares, intermédiaires et avancées – en s'inspirant plus ou moins de la hiérarchie établie par Charles Darwin dans *La filiation de l'homme*. À l'évidence, il était encore difficile à

⁷ Memo, 14.11.1947 et "Cultural and Scientific History of the World: Suggestions by JSH – 1947", Box 118, RU.

⁸ "Cultural and Scientific History of Mankind: Draft Proposal by Prof. Gordon Childe" [Sans date], Box 118, RU et "UNESCO General Conference. Second Session. Working Paper on the Project of a Scientific and Cultural History of Mankind" [by Joseph Needham and Julian Huxley], novembre 1947, SCHM 8, UA.

⁹ *Actes de la Conférence générale – Résolutions adoptées par la Conférence générale au cours de sa deuxième session – Mexico, novembre-décembre 1947*, Paris, UNESCO, 1947, résolution 5.7.

¹⁰ "Evaluation of Communist infiltration of UNESCO. Report. Central Intelligence Agency. Top Secret", 7.2.1947, Declassified Documents Reference System, Ohio University.

¹¹ Winchester (2008), p. 166.

l'époque de renoncer à la distinction très eurocentrique entre cultures dominantes et cultures dominées.¹²

Vers une vision globale

À la lumière de la Déclaration universelle des droits de l'homme adoptée par les Nations Unies en 1948 et des débats engagés au sein de l'Organisation sur la décolonisation, il devenait pourtant évident que le monde était en train de changer, et cette évolution n'allait pas tarder à trouver un écho dans les activités de l'UNESCO.

Fin octobre 1948, Huxley et Cortesão eurent une série d'échanges et d'entretiens avec plusieurs spécialistes européens pour réfléchir au plan de Huxley et à ses modalités d'exécution en vue de convaincre de son bien fondé la future Conférence générale. Huxley avait notamment convié son ami Joseph Needham ainsi que son propre frère, l'écrivain Aldous Huxley, émigré aux États-Unis. Parmi les personnalités contactées figurait également l'historien français Lucien Febvre, professeur au Collège de France et véritable légende vivante aux yeux de ses collègues en tant que directeur de la revue des *Annales*, où l'histoire sociale prenait le pas sur la politique et la diplomatie, mais aussi pour sa démarche personnelle de relecture du passé en fonction des nécessités contemporaines.¹³

Febvre souhaitait que la future histoire de l'humanité intègre sans arrière pensée toutes les cultures dans une nouvelle vision de la civilisation mondiale. Autrement dit, le plan d'ensemble devait oublier toute idée de hiérarchie culturelle et insister au contraire sur les "échanges" entre les différentes cultures. Pour favoriser cette approche globale, l'ouvrage serait rédigé collectivement par un groupe de spécialistes où tous les continents seraient représentés. En bon évolutionniste, Huxley avait toutefois insisté pour qu'on ne retienne que les échanges interactifs qui pourraient être interprétés comme ayant eu une influence positive en termes d'unification et d'intégration. Il pouvait donc conclure avec satisfaction que "la vocation universelle du projet et les nouveaux facteurs qu'il prend en compte lui confèrent une nouvelle portée et une nouvelle signification".¹⁴

Mais les jours de Huxley à la tête de l'Organisation étaient comptés, car les Américains avaient décidé pour diverses raisons de ne pas soutenir sa réélection ; dans ses mémoires, Huxley raconte qu'un de ses derniers combats lors de la Conférence générale qui se tint à Beyrouth au Liban en novembre 1948 fut de convaincre les délégués d'approuver son projet d'histoire de l'humanité. Finalement, il parvint à faire adopter son plan, confié à une sous-commission dépendant de l'UNESCO, mais en même temps les délégués demandèrent que ladite sous-commission tienne dûment compte des différents points de vue exprimés par les commissions nationales et les ONG avant de donner suite au projet.¹⁵

Sur ce, Huxley regagna Europe, remplacé à la tête de l'UNESCO par l'écrivain et diplomate mexicain Jaime Torres Bodet.

Lucien Febvre entre en lice

De façon aussi soudaine qu'inattendue, le projet allait donc se trouver exposé au feu croisé des multiples suggestions émanant des ONG et des commissions nationales. Huxley tenta désespérément de redresser le cap en envoyant sans tarder à Torres Bodet une nouvelle version élargie de son plan, mais l'ancien Ministre mexicain de l'éducation, bien connu pour ses réformes

¹² "Notes on the Scientific and Cultural History of Mankind", mai 1948, Box 118, RU.

¹³ "Comments by Aldous Huxley", octobre 1948, Box 118, RU.

¹⁴ "Draft Document for the General Conference. SCHM" [Sans date], p. 1, SCHM 7, UA.

¹⁵ Huxley (1970), p. 69.

pédagogiques et son combat efficace contre l'analphabétisme, avait des préoccupations plus urgentes en tête et n'y prêta guère attention.¹⁶

L'une des premières ONG à intervenir fut le *Conseil international de la philosophie* et des sciences humaines récemment créé sous l'égide de l'UNESCO, où les français occupaient une position dominante. Le Conseil demanda à Lucien Febvre de rédiger un rapport exposant son avis personnel sur le projet. Febvre s'attela immédiatement à cette tâche, en étroite collaboration avec Paul Rivet, Directeur du Musée de l'Homme à Paris. L'osmose entre les deux hommes était telle que certains fonctionnaires de l'UNESCO reprochèrent à Febvre et Rivet d'avoir cherché à s'approprier ce projet collectif en refusant le concours de Huxley.¹⁷

Le rapport fut achevé en mai 1949. Pour Lucien Febvre, le fil conducteur du projet devait être "l'histoire des relations pacifiques" entre les peuples, en partant de l'idée que de tout temps, il y avait eu communication et échange de connaissances, de produits et de valeurs entre toutes les cultures du monde, et que c'étaient précisément ces échanges et emprunts culturels qui pouvaient expliquer la soudaine émergence des grandes civilisations à vocation hégémonique. Étaient visés par cette approche non seulement l'eurocentrisme, mais aussi l'évolutionnisme, par trop réducteur aux yeux de Febvre, qui caractérisait le projet de Huxley. Febvre proposait donc un ouvrage en six volumes à vocation encyclopédique traitant de "tout ce qui avait fait l'objet d'échanges" entre les peuples comme le savoir technologique, les systèmes d'idées, les croyances, les artefacts, le cheptel, etc. "De ce tableau émergerait l'idée que les frontières entre les mondes sont illusoires, et que notre planète est constamment diversifiée, enrichie, et fécondée par ce flux d'échanges pacifiques et réciproques".¹⁸

Mais le plan de Febvre n'avait pas vraiment convaincu Torres Bodet, et juste avant la Conférence générale le nouveau Directeur général commanda à un physiologiste brésilien, Miguel Ozorio de Almeida, un rapport censé faire la synthèse des diverses suggestions et aspirations émanant de toutes les parties prenantes au projet.

Pour Huxley, la nomination d'Almeida était l'occasion inespérée de relancer sa propre conception de l'histoire comme prolongement de l'évolution biologique et il n'eut de cesse de s'entretenir avec lui à ce sujet. Mais Almeida se méfiait de toute interprétation doctrinale ou philosophique de l'histoire et pensait que le projet de Febvre avait de meilleures chances d'être approuvé par la prochaine Conférence générale. En conséquence, le plan qu'il présenta en juin 1949 se contentait de reprendre les grandes lignes et l'approche encyclopédique de celui de Lucien Febvre.¹⁹

Par chance pour Huxley, le rapport d'Almeida manquait quelque peu de rigueur. Comme il ne proposait ni calendrier ni perspectives économiques, les délégués des différents États membres ne purent que confirmer la décision de la précédente Conférence générale réclamant que lui soit soumis un plan détaillé et précis du projet avant de lui donner le feu vert.²⁰

Huxley avait fait des pieds et des mains pour faire partie de la sous-commission censée superviser le projet, mais la Commission nationale britannique auprès de l'UNESCO, où l'on n'appréciait

¹⁶ Mémoire de Huxley à Jaime Torres Bodet, 17.1.1949, Box 118, RU.

¹⁷ Patrick Petitjean: "Needham, Anglo-French Civilities and Ecumenical Science" in: S. Irfan Habib et Dhruv Raina: *Situating the History of Science: Dialogues with Joseph Needham*. New Delhi: Oxford University Press (1999), p. 177.

¹⁸ "Rapport de M. Lucien Febvre" [mai 1949], Box 118, RU.

¹⁹ "Memorandum by Julian Huxley on the Report of Professor Ozorio de Almeida", juillet 1949, SCHM 8, UA.

²⁰ [A. Cortesão] : "Committee of Experts Responsible for Preparing the Plan of the Scientific and Cultural History of Mankind [26.1.1950]", SCHM 8, UA.

guère ses thèses évolutionnistes, ne retint pas sa candidature, alors que Febvre et Rivet furent immédiatement pressentis par les Français.²¹

Needham réussit de justesse à faire partie de la sous-commission en sa qualité de conseiller scientifique auprès de l'UNESCO. Son nom était le dernier de la liste des candidats mais "grâce à Dieu les noms proposés [par l'UNESCO] étaient tous indisponibles".²²

L'heure des tractations

En décembre 1949 la nouvelle sous-commission ou nouveau groupe d'experts, dont faisaient partie Febvre, Rivet et Needham, se réunit dans les locaux de l'UNESCO avenue Kléber, et entreprit en quelques jours et une dizaine de réunions de finaliser le projet.²³

Comme Needham avait une conception de l'histoire beaucoup plus proche des thèses de Febvre que ne l'était celle de Huxley, les deux hommes ne tardèrent pas à tomber d'accord, notamment pour refuser toute approche trop rigoureusement positiviste, évolutionniste ou eurocentrique. Il s'agissait de mettre avant tout l'accent sur les "échanges et les emprunts entre les pays et les peuples", et dans les jours qui suivirent des expressions comme "contacts culturels", "interactions entre les cultures", "échanges entre les peuples" et "transmissions et échanges culturels" revinrent fréquemment au cours des discussions, tout à fait dans l'esprit du projet de Lucien Febvre.²⁴

Rentrant de Paris, Needham déclara avec enthousiasme à Huxley que Rivet et Febvre avaient été "très efficaces et très coopératifs", et lui transmit sous le sceau du secret un plan détaillé du futur ouvrage thématique en six volumes.²⁵

Huxley, moins surpris que désappointé, écrivit à Cortesão, chargé de la gestion au quotidien du projet au Siège de l'UNESCO, pour lui présenter ses objections et préconiser une approche résolument chronologique. "À vous de voir", intimait-il à Cortesão, "comment imposer dès le départ la notion d'évolution, car il s'agit bel et bien de l'histoire naturelle de l'évolution de l'humanité, dans une perspective évolutionniste (en termes d'histoire ou de développement)".²⁶

Cortesão n'était guère en position d'imposer des changements, et très vite plusieurs commissions nationales se prononcèrent en faveur du nouveau plan Needham-Febvre, compte tenu notamment du fait que "les échanges culturels" devaient constituer la colonne vertébrale de l'ouvrage. Quant aux objections, elles portaient surtout sur la question de savoir si les résultats seraient à la hauteur des énormes moyens engagés, mais aussi sur des points de détail liés aux exigences et susceptibilités nationales, ce qui amenait Febvre à déplorer "l'obstination de tant de représentants de la civilisation dite 'européenne' ou 'occidentale' à considérer cette civilisation – c'est à dire la leur – comme la seule valable".²⁷

Pendant ce temps, à Londres, Huxley ne désarmait toujours pas et il finit par convaincre une commission nationale britannique, a priori hostile, de créer un comité restreint ayant pour seul mandat de reconsidérer le projet. Outre Huxley et Needham, ce comité regroupait plusieurs autres spécialistes dont le très controversé historien britannique A.J. Toynbee. En fait, les membres du comité eurent bien du mal à se mettre d'accord, et notamment sur les thèses évolutionnistes chères à Huxley. Ils se contentèrent de recommander une approche plus ouverte afin de laisser

²¹ Lettre de Jean Thomas à Huxley, 9.12.1949, Box 18, RU.

²² Lettre de Joseph Needham à Huxley, 17.12.1949, Box 18, RU.

²³ "Report of the Committee of Experts Responsible for Preparing the Plan of the Scientific and Cultural History of Mankind" [12.-16.12.1949], SCHM 23, UA.

²⁴ Comptes-rendus analytiques [12.-16.12.1949], SCHM 23, UA.

²⁵ Lettre de Needham à Huxley, 17.12.1949, Box 18, RU.

²⁶ Lettre de Huxley à Cortesão, 13.1.1950, Box 19, RU.

²⁷ "Comments on the Plan", 1950, SCHM 8 et Report 5C/PRG/2, SCHM 7, 2.225, UA.

plus de liberté aux différents contributeurs, et d'inviter la Commission nationale britannique à réfléchir aux moyens d'émanciper complètement le projet d'Histoire de l'humanité de la tutelle de l'UNESCO à l'occasion de la prochaine Conférence générale.²⁸

Tout cela n'avait qu'un but : préparer le retour en force de Huxley.

Ce n'est pas l'affaire de l'UNESCO

Les 800 délégués réunis à Florence en mai-juin 1950 à l'occasion de la Conférence générale écoutaient en silence et sérieusement les orateurs faire le point sur les différents projets de l'Organisation. Tous les arguments pour ou contre le projet d'histoire universelle furent exposés une fois de plus, mais comme toutes les commissions nationales avaient donné leur accord, son adoption ne devait être qu'une simple formalité.

C'était du moins ce que l'on aurait pu croire avant que le philosophe Benedetto Croce, délégué de l'Italie, se lance dans une attaque aussi inédite qu'inattendue contre l'UNESCO en général, qualifiée d'association d'intellectuels occidentaux censés défendre la noble cause de l'Organisation mais bien incapables de s'attaquer aux vrais problèmes du monde. Comment pouvait-on affirmer par exemple dans le texte de présentation du projet "la nécessité" d'une histoire de l'humanité "objective et sans passion", alors qu'il était évident, selon lui, que l'histoire ne pouvait être écrite que par des gens passionnés. Si l'UNESCO ne reconnaissait pas ouvertement son statut d'organisation occidentale dont les travaux s'inspiraient des principes de la Déclaration universelle des droits de l'homme, cet ambitieux et coûteux projet n'aboutirait à rien de bon faute d'une idée force ou d'une vision unificatrice et ne ferait que confirmer l'inutilité de l'UNESCO.²⁹

Il aurait été tentant de faire passer Croce pour un vieux ronchon, mais comme c'était en fait l'un des intellectuels européens les plus respectés de l'époque, de nombreuses critiques lui emboîtèrent le pas, dénonçant le projet d'histoire de l'humanité comme un parfait exemple de la propension tentaculaire de l'UNESCO à multiplier les projets inutiles.

Il fallait bien répondre à ces critiques, et les délégués réagirent en donnant leur aval à la position de la Commission nationale britannique, selon laquelle écrire l'histoire n'était décidément pas l'affaire de l'UNESCO : il convenait donc de confier le projet à une commission totalement indépendante et à l'abri de toute pression extérieure. Ce point étant acquis, les délégués invitèrent le Directeur général à procéder immédiatement à l'exécution du projet. Ce qui permettrait quelques semaines plus tard à un membre de la délégation britannique d'affirmer sans trop exagérer : "la résolution adoptée à Florence a été en grande partie rédigée par nos soins".³⁰

Où l'on aborde les points délicats

Les prises de bec académiques entre Huxley et Febvre laissaient prévoir que la question du choix des représentants appelés à siéger au sein de la nouvelle Commission serait "sans doute la plus délicate".³¹ Un petit groupe de travail constitué de fonctionnaires de l'UNESCO et des représentants du Comité international des sciences historiques et du Conseil international des unions scientifiques fut donc créé à seule fin de traiter cette question.

²⁸ "Report of a Special Panel of the U.K. National Commission set up to Consider the UNESCO Project for a SCHM", mars 1950, et "Notes by J.S. Huxley", mars 1950, SCHM 8, UA.

²⁹ *Il Mondo* (Rome) 8.7.1950; *Manchester Guardian* 19.7. et 27.7.1950.

³⁰ Charles K. Webster in *Manchester Guardian* 10.8.1950; "Scientific & Cultural History of Mankind. Approved at Florence, 9.6.1950", SCHM 1, UA.

³¹ "Mémoire : Conférence avec M. Thomas", 20.7.1950, SCHM 1, UA.

“Votre nom est mentionné par presque tous ceux que je rencontre”, écrivait Cortesão à son vieil allié Huxley, “mais je me heurte à une certaine résistance à notre étage. Comme vous le savez, j’estime indispensable que vous représentiez le Royaume-Uni au sein de la Commission, avant d’en prendre la présidence, évidemment”.³²

Huxley pouvait désormais compter sur l’appui total de Cortesão, et en faisant jouer ses relations, il réussit de surcroît à convaincre les membres du Conseil international des unions scientifiques de désigner Joseph Needham comme leur représentant.³³

Le petit groupe de travail se réunit en octobre 1950, et du fait de la présence de Cortesão et Needham il devenait impossible de continuer à tenir Huxley à l’écart du projet. Bien au contraire, ce fut lui qui fut désigné en premier pour faire partie de la nouvelle commission.

Le groupe étudia également les dossiers de Febvre et de Rivet mais sans pouvoir se mettre d’accord sur leurs noms – officiellement en raison de leur grand âge – et finit par nommer l’historien Charles Morazé, professeur à l’Université de Paris et bras droit de Lucien Febvre à la direction des *Annales*.³⁴

Les autres nominations posèrent moins de problèmes, même s’il s’avéra difficile de trouver des noms “acceptables” en provenance de pays non-occidentaux, faute d’en connaître et aussi parce que la Chine, l’URSS et les autres pays communistes n’avaient donné suite à aucune des demandes qui leur étaient faites. Finalement la Commission comptait dix spécialistes représentant la France, le Royaume-Uni, l’Italie, la Suisse, la Belgique, les États-Unis, le Brésil, le Mexique, l’Inde et la Syrie, ainsi que les représentants du Comité international des sciences historiques et du Conseil international des unions scientifiques. À titre de lot de consolation à l’intention des non-occidentaux, la nouvelle Commission s’engageait à co-opter de nombreux correspondants dans le monde entier afin que tous les groupes d’intérêts puissent s’exprimer et fournir des avis compétents sur le projet.³⁵

Le retour d’Huxley

La nouvelle Commission internationale pour une histoire du développement scientifique et culturel de l’humanité se réunit pour la première fois en décembre 1950 à Paris.

Le professeur Ralph E. Turner de l’Université de Yale demanda immédiatement la parole. Pendant la guerre, il avait développé ses propres théories sur l’histoire de l’humanité dans un ouvrage intitulé *The Great Cultural Traditions* et se trouvait donc être le seul membre de la commission ayant une expérience concrète de la tâche à accomplir.

Ce que proposait Turner, c’était d’ébaucher un plan entièrement nouveau, ce à quoi ses collègues finirent par consentir sans enthousiasme, compte tenu des nombreuses tentatives avortées qui avaient précédé.

Turner plancha toute la nuit pour rédiger un plan qu’il présenta dès le lendemain matin à ses collègues. Il comportait un calendrier très précis de mise en chantier des six volumes sans apporter de changement notable au plan Needham-Febvre et à sa vision globale privilégiant la notion d’échanges culturels. Seule modification de taille : Turner reprenait à son compte l’idée de

³² Lettre de Cortesão à Huxley, 25.7.1950, Box 19, RU.

³³ Lettre de Ronald Fraser à Huxley, 28.9.1950; Lettre de Needham à Huxley, 14.10.1950, Box 19, RU.

³⁴ A. Cortesão: “Draft. Introduction to the special document requested by Mr. Maheu on 2nd Jan. 1951”, SCHM 1, UA.

³⁵ “Geographical Distribution of Persons Associated to the International Commission”, 19.11.1952, SCHM 1, UA.

Huxley d'une progression ininterrompue de l'humanité de la préhistoire à nos jours selon un processus sélectif dont le premier point d'orgue était – comme le constatait avec une ironie amère le Français Charles Morazé – "l'American way of life".³⁶

Très impressionné par "le savoir et les opinions tranchées" de Turner, Huxley proposa sur le champ de le nommer président de la Commission, mais sans susciter beaucoup d'enthousiasme.³⁷ Morazé, en particulier, exprima ses réticences, tant et si bien que Turner, qui avait passé une nuit blanche et dont le caractère emporté supportait mal les critiques, commença à élever le ton. L'atmosphère tournait à l'aigre, et il fallut lever la séance.

Au cours du dîner qui suivit, Huxley et Morazé convinrent d'approuver le plan de Turner mais de proposer un autre candidat à la présidence de la Commission en la personne de l'universitaire et biochimiste brésilien Paulo E. de Berrêdo Carneiro. En tant que délégué permanent du Brésil auprès de l'Organisation, le professeur Carneiro connaissait l'UNESCO de l'intérieur, ce qui pouvait constituer un atout quand il s'agirait de "vendre" le nouveau plan de Turner à Torres Bodet et aux commissions nationales. La tâche s'annonçait d'autant plus difficile que le nouveau projet allait exiger beaucoup plus de temps – cinq ans au lieu de trois – et surtout d'argent que Torres Bodet ne l'avait prévu dans son rapport à la conférence de Florence. Par la suite, Turner, avec ses talents reconnus d'organisateur, pourrait présider le Comité de rédaction et veiller au bon déroulement des travaux. Ainsi, Huxley avait réussi à faire passer ses thèses évolutionnistes, mais il apportait son soutien à l'idée de Morazé de publier parallèlement au projet une revue intitulée "Cahiers d'histoire mondiale".³⁸

Estimant que cette réunion était la plus fructueuse de toutes celles auxquelles il avait assisté depuis des années, Huxley repartit de Paris enchanté du résultat. Il en alla différemment pour Morazé, qui, sitôt connu le plan de Turner, fut sévèrement critiqué par les membres de la Commission nationale française auprès de l'UNESCO et par plusieurs de ses collègues historiens, essentiellement parce que le nouveau projet faisait la part plus belle aux idées d'Huxley qu'à celles de Febvre.³⁹

Les membres de Commission craignaient que les différends franco-britanniques ne compliquent l'adoption du nouveau plan par la Conférence générale. Mais c'est alors que Carneiro déploya tous ses talents de diplomate pour obtenir in extremis le feu vert des Français. "Vous savez sans doute qu'il y a eu des histoires avec la Commission française, essentiellement au sujet de Febvre", écrivait Huxley à Turner. "Heureusement, Carneiro a fait savoir que Febvre serait ravi de prendre la direction des Cahiers [la nouvelle revue]... et je suis sûr que cela va aplanir les difficultés."⁴⁰

En février 1952 la Commission devint officiellement une association indépendante sous contrat avec l'UNESCO et dut louer trois bureaux de la Maison de l'UNESCO pour y installer son secrétariat. L'historien américano-suisse Guy S. Métraux occupait le poste de Secrétaire général et assurait la gestion des affaires courantes en lieu et place de Cortesão.⁴¹

Peu après, la Commission réussit à faire approuver le plan Turner (avec un budget en nette augmentation) par la Conférence générale réunie à Paris. Mais Torres Bodet, scandalisé par les sommes affectées au projet par la Conférence générale, mit un bémol ironique à son approbation

³⁶ Charles Morazé : *Un historien engagé: Mémoires*. Paris : Fayard (2007), p. 181 ; "Plan of the History of Mankind" [janvier 1951], SCHM 24, UA.

³⁷ Lettre de Huxley à Luther H. Evans, 25.1.1951, Box 19, RU.

³⁸ Morazé (2007), p. 181-182.

³⁹ Lettre de Huxley à Needham, 19.12.1950, Box 19, RU ; Lettre de Charles Morazé à Ralph E. Turner, 20.12.1953, SCHM 2, UA.

⁴⁰ Lettre de Huxley à Turner, 5.2.1951, SCHM 17, UA.

⁴¹ Lettre de Cortesão à Huxley, 16.10.1951, SCHM 17 ; Lettres de Cortesão à Guy S. Métraux, 21.1. et 17.2.1952, SCHM 2, UA.

en remarquant que l'UNESCO entendait sponsoriser non pas "l'histoire avec un grand H" mais "une" histoire de l'humanité.⁴²

Febvre reçoit une compensation

Au début de 1952 Lucien Febvre entama un nouveau chapitre de sa vie intellectuelle en tant que directeur de la nouvelle revue que la Commission avait créée spécialement à son intention, comme une sorte de cadeau de départ à la retraite pour un historien que Morazé considérait comme le véritable père du projet d'histoire de l'humanité.⁴³

Cette revue devait servir de forum de discussion par les spécialistes du monde entier des matériaux destinés à l'histoire de l'humanité, et Febvre fut immédiatement submergé par un courrier si abondant que la Commission dut recruter un jeune historien de l'Université de Lille, le professeur François Crouzet, pour l'assister dans sa tâche.⁴⁴

Le premier numéro des Cahiers d'Histoire Mondiale, publié simultanément en anglais (Journal of World History) et en espagnol (Cuadernos de Historia Mundial), parut en juillet 1953.

Les réactions furent mitigées. Un journal français regretta que les articles de la nouvelle revue soient pratiquement inaccessibles aux profanes, mais d'autres critiques manifestèrent leur intérêt pour la nouveauté des thèmes abordés.⁴⁵

Au cours des années qui suivirent, Febvre et Crouzet allaient publier sur une base trimestrielle un bon millier de pages par an de communications inédites, permettant ainsi à des chercheurs de tous horizons de contribuer à l'élaboration de l'ouvrage. Au fil des ans, de nouveaux thèmes furent abordés, ouvrant des perspectives sur certains aspects trop négligés comme l'histoire de l'Afrique, par exemple.

En termes de contenu, la revue était donc une réussite, mais en dépit des efforts de promotion répétés de la Commission, elle ne parvint jamais à fidéliser un lectorat important. Toutefois, elle continua à figurer en bonne place dans les bibliothèques et librairies du monde entier tant que la Commission travailla sur le projet, Guy S. Métraux et François Crouzet assurant les fonctions éditoriales après la mort de Lucien Febvre en septembre 1956.

Turner l'irascible

Les deux hommes forts du Comité étaient Turner et Morazé, mais la similitude de caractère de ces deux hommes également énergiques, autoritaires et conscients de leur valeur allait fatalement devenir une source de conflit.

L'enthousiasme de Turner et sa connaissance encyclopédique de l'histoire ancienne faisaient de l'ombre à Morazé, car c'était souvent lui qui avait le dernier mot en matière de politique éditoriale et de choix des collaborateurs. Ainsi, c'est Turner qui eut l'idée de combattre les préjugés nationalistes en faisant systématiquement appel à des spécialistes de périodes ne correspondant pas à l'âge d'or de leur propre culture. C'est également à son initiative que la Commission décida d'accueillir de nouveaux membres pour élargir sa représentation géographique et culturelle – ce

⁴² Contrat entre l'UNESCO et la Commission internationale pour une HSCH, 21.1.1952, SCHM 9 ; Lettre de Paulo E. de Berrêdo Carneiro à Huxley, 26.5.1952, SCHM 17, UA.

⁴³ Petitjean (1992), p. 174-176.

⁴⁴ Lettre de R.C. Mujumdar à Métraux, 6.5.1953, SCHM 1, UA.

⁴⁵ *Revue de Paris*, avril 1954 et "Revue de presse, mars-avril 1954", 17.5.1954, SCHM 2, UA.

qui eut pour effet positif d'assurer au projet le soutien enthousiaste et combien nécessaire de pays comme l'Inde, le Pakistan ou l'Iraq.⁴⁶

Mais Turner ne parvenait jamais à imposer ses idées qu'au prix de discussions extrêmement animées avec Morazé. Chaque fois que les deux hommes se rencontraient, l'atmosphère était chargée d'électricité si bien que le Président Carneiro, non content de devoir extorquer à la Commission budgétaire de l'UNESCO des crédits supplémentaires, devait s'employer par-dessus le marché à tenter d'arrondir les angles et de rétablir un semblant de calme après chaque nouvel incident.⁴⁷

Les accès de colère de Turner, chaque fois qu'on n'était pas d'accord avec lui, devinrent très vite la fable de l'UNESCO. Les débats les plus animés attiraient tellement de spectateurs au sein de l'Organisation que même le grand hall ne pouvait les contenir tous, au point qu'il fallut en interdire l'accès aux curieux.⁴⁸

Morazé sentait bien que sa position au sein de la Commission ne cessait de s'affaiblir. "Et surtout à cause de vous", devait écrire par la suite Morazé à Turner. "Mes lettres laissées sans réponse, votre refus évident de me voir vous succéder, ne serait-ce que pour un an, à la tête du Comité, le fait que vous ne me teniez pas informé de vos consultations avec nos collègues du Comité de rédaction et les responsables de la publication, tout cela a créé autour de moi un sentiment d'éloignement que le moindre incident aurait suffi à transformer en hostilité ouverte."⁴⁹

En octobre 1953, Morazé en avait plus qu'assez et finit par envoyer sa lettre de démission du Comité de rédaction.⁵⁰

Arrivée des Russes

Au début des années 1950, on était encore en pleine guerre froide. Jusqu'à la mort de Joseph Staline (en mars 1953), les Soviétiques avaient refusé toute forme de coopération avec l'UNESCO, mais l'administration Khrouchtchev ayant procédé à une révision des priorités de l'URSS en matière de politique étrangère, l'Union soviétique devint membre de l'Organisation en avril 1954.⁵¹

C'était une mauvaise nouvelle pour Turner, car tout en défendant la vocation internationale de la Commission, il ne ratait jamais une occasion de rappeler que la conception ultra-politisée et marxisante de l'histoire représentait à ses yeux l'exact opposé du projet de l'UNESCO. Redoutant le noyautage de la Commission par les historiens communistes, il n'appréciait guère la volonté affirmée de Carneiro de coopérer avec quiconque contribuerait à renforcer la vocation internationale du projet. Dès lors, la crise entre Carneiro et Turner devenait inévitable. Lors d'un dîner ou la discussion sur la question soviétique avait été particulièrement animée, Carneiro arracha sa serviette et se leva précipitamment de table, amenant Turner à se demander s'il ne devait pas "tout laisser tomber".⁵²

Mais Turner, pour qui le projet était devenu la grande affaire de sa vie, était bien incapable de prendre une décision aussi radicale, et il était toujours président du Comité de rédaction lorsqu'en

⁴⁶ Huxley (1970), p. 70; "The Seventh Session of the General Conference of UNESCO", 18.12.1952, SCHM 2, UA.

⁴⁷ Huxley (1970), p. 70.

⁴⁸ Morazé (2007), p. 182.

⁴⁹ Lettre de Morazé à Turner, 20.12.1953, SCHM 2, UA.

⁵⁰ Lettre de Carneiro à Huxley, 21.10.1953, SCHM 17, UA.

⁵¹ Ilya V. Gaiduk : "L'Union soviétique et l'UNESCO pendant la guerre froide", *60 ans d'histoire de l'UNESCO*. Paris : UNESCO (2007), p. 282.

⁵² Lettre de Turner à Métraux, 19.10.1954, SCHM 2, UA.

novembre 1954 la Commission se vit signifier par la délégation soviétique auprès de l'UNESCO que les Russes étaient tout disposés à prendre "une part active à cet important et remarquable projet de l'UNESCO".⁵³

Le nouveau représentant soviétique, A.A. Zvorikine [Зворыкин Анатолий Алексеевич] était enseignant à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de Moscou. Arrivé à Paris en janvier 1956, il fut aussitôt nommé Vice-Président de la Commission en dépit des objections de Turner.

Il s'avéra que Zvorikine était un homme fort sympathique, apprécié de tous ses collègues mais évidemment très influencé par le système dont il était le représentant. Il fit savoir que lui et ses collègues soviétiques avaient déjà préparé toute une série de commentaires détaillés et approfondis sur le projet et qu'il avait l'intention de se rendre à Paris le plus tôt possible, à ses frais, pour les présenter à la Commission.⁵⁴

Turner, qui redoutait que cette nouvelle philosophie de l'histoire ne modifie de fond en comble les bases mêmes de son projet, avertit Zvorikine qu'à ses yeux comme à ceux de ses collègues, la Commission ne pourrait accepter que des modifications mineures compte tenu de l'état avancé de ses travaux. Mais quand Zvorikine revint à Paris, on put constater que le péril rouge avait été quelque peu exagéré, car les corrections proposées portaient uniquement sur l'inclusion de quelques noms russes et ouvrages de référence dans les différents volumes. Qui plus est, au cours des mois qui suivirent, Zvorikine s'avéra être un collaborateur très précieux, répondant avec empressement à toutes les sollicitations et acceptant avec une grande ouverture d'esprit toutes les remarques, objections et observations de ses collègues.⁵⁵

Toutefois, le comportement des Soviétiques allait bientôt ternir le lustre de cette image proprement miraculeuse d'une histoire authentiquement internationale de l'humanité telle que la Commission s'efforçait de la peaufiner. En novembre 1956, l'homme fort du Kremlin, Nikita Khrouchtchev, fit aux ambassadeurs occidentaux réunis à l'ambassade de Pologne à Moscou cette déclaration retentissante : "Que cela vous plaise ou non, l'histoire est de notre côté. Nous vous enterrerons tous". L'assistance était tétanisée, même si Khrouchtchev prétendit par la suite qu'il n'avait jamais voulu parler de guerre nucléaire mais simplement de l'inéluctable victoire historique du communisme sur le capitalisme.⁵⁶

C'est à la même époque que Turner eut en mains le premier manuscrit achevé d'un des volumes à paraître. La Commission transmit le document à ses membres et aux consultants, afin qu'ils communiquent aux auteurs leurs commentaires destinés à être intégrés dans le texte définitif du volume, dont la publication était prévue en septembre 1957. Mais cette fois-ci, l'avalanche des commentaires des soviétiques atteignit des proportions délirantes. La Commission en conclut que les auteurs ne pourraient jamais respecter les délais prescrits, ce qui obligea Carneiro à solliciter de l'UNESCO une nouvelle rallonge budgétaire.⁵⁷

Bien entendu, les manuscrits suscitaient aussi les critiques d'autres observateurs. Ainsi, les Israéliens s'irritaient des objections des pays arabes à l'encontre de l'État d'Israël. Plusieurs pays musulmans considéraient l'interprétation chrétienne des croisades comme une provocation. L'église catholique acceptait mal qu'on puisse présenter la religion comme un facteur de division plutôt que d'union entre les peuples. D'autres estimaient qu'on n'accordait pas assez d'importance

⁵³ "Cinquième séance plénière [UNESCO]", 15.11.1954, SCHM 2, UA.

⁵⁴ Lettre de Carneiro à Huxley, 31.1.1956, SCHM 17, UA.

⁵⁵ Réactions de Louis Gottschalk et Caroline F. Ware aux commentaires de A.A. Zvorikine, 1.6. et 10.7.1956, SCHM 1, UA; Morazé (2007), p. 183-184.

⁵⁶ John Lewis Gaddis: *The Cold War: A New History*, New York: Penguin Press (2005), p. 84.

⁵⁷ "Notes prises par G.S. Métraux au cours de plusieurs entretiens avec M. R. Williams de Little, Brown & Co. (février-mars 1957)", SCHM 1, UA.

à l'histoire de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud, etc., etc. La plupart de ces différends pouvaient toujours être résolus avec un peu de diplomatie, en gommant les passages les plus litigieux ou en associant davantage de personnalités non-occidentales à la rédaction de l'ouvrage. Mais une fois ces difficultés aplanies, la Commission se retrouvait confrontée à des différences idéologiques bien plus radicales qu'elle ne savait absolument pas comment résoudre.

“Cette fichue Commission”

Quand l'UNESCO prit possession en novembre 1958 de ses nouveaux locaux de verre et de béton situés place de Fontenoy au pied de la Tour Eiffel, le projet d'histoire de l'humanité semblait compromis.

Turner, toujours aussi énergique et opiniâtre, enrageait d'être submergé par un flot de critiques émanant pour l'essentiel des Soviétiques, ce qui l'obligeait à demander aux contributeurs de constamment modifier et revoir leur copie. Plusieurs auteurs pressentis étaient morts entre temps ou s'étaient désistés, entraînant des retards considérables dans la rédaction de certaines parties de l'ouvrage, et il se murmurait même que l'avalanche de critiques reçues par l'un des auteurs n'était pas étrangère à sa disparition prématurée.⁵⁸

Finalement, même le robuste Turner succomba à la charge de travail et dut être hospitalisé en janvier 1959 à la suite d'une double crise cardiaque.

En février-mars, les travaux étaient pratiquement au point mort, cependant que Turner se rétablissait lentement. Il avait l'esprit toujours aussi clair, mais souffrait de graves séquelles physiques: son élocution s'était considérablement altérée, il ne pouvait plus marcher et écrivait avec difficulté. “La situation est délicate, car nous sommes fondés à croire que notre ami ne vit que pour la poursuite de ce projet d'histoire de l'UNESCO” écrivait au Secrétaire général du projet, Guy S. Métraux, un collègue de Turner à l'Université de Yale. “Lui en retirer la responsabilité serait prendre un risque considérable”.⁵⁹

Il fallait pourtant bien que le travail soit fait, et dès qu'il devint évident que Turner ne serait pas en mesure de relire lui-même les épreuves, Carneiro dut faire appel à toute sa diplomatie pour résoudre le problème. Il fut donc convenu que Turner resterait aux commandes, mais avec une charge de travail considérablement allégée. Concrètement, Métraux assumerait certaines de ses responsabilités, et plusieurs historiens éminents seraient spécialement recrutés en tant que consultants chargés de relire l'ensemble des manuscrits.⁶⁰

Avec Turner sur la touche, le feu roulant des critiques soviétiques atteignit son maximum d'intensité lorsque la Commission reçut la version manuscrite définitive du Volume 6, consacré au XX^e siècle. Quelques jours seulement après en avoir pris connaissance, Zvorikine et ses collègues remirent à la Commission un volumineux dossier – 500 pages au total – de commentaires critiques portant sur la présentation du communisme, des réalisations technologiques de l'URSS, de l'économie et du système politique de l'Union soviétique, etc. – assortis de suggestions très détaillées pour réécrire entièrement le texte.⁶¹

Plusieurs tentatives de compromis ayant échoué, Carneiro dut une fois de plus demander au Directeur général de l'UNESCO une nouvelle rallonge budgétaire.

⁵⁸ Morazé (2007), p. 183; Mémo de Métraux à la Commission internationale, 14.10.1964, SCHM 2, UA et Lettre de Huxley à Métraux, 6.11.1964, Box 37, RU.

⁵⁹ Lettre de George W. Pierson à Métraux, 17.3.1959, SCHM 2, UA.

⁶⁰ Lettre de Huxley à Carneiro, 27.5.1961, SCHM 17, UA.

⁶¹ “Résolution adoptée par le Bureau au cours de sa XV^eme réunion”, 27.-28.2.1961, SCHM 2; Lettre de Huxley à Carneiro, 17.4.1961, SCHM 17, UA.

Il apparaissait impossible de réconcilier les différents points de vue. L'auteur en charge du texte controversé (une historienne américaine) jugea nécessaire d'ajouter ses propres notes "contradictoires" pour répondre à celles de ses collègues soviétiques. Après avoir tenté en vain de l'en dissuader, ceux-ci réclamèrent un espace supplémentaire pour intégrer leurs notes en réponse à celles de l'auteur.⁶²

Mis à l'écart, Turner suivait la polémique de loin sans pouvoir intervenir, même s'il conserva la présidence de la Commission jusqu'à sa mort en octobre 1964. Son vieil adversaire, Charles Morazé, exprima sa conviction que c'était le projet qui avait abrégé sa vie. On raconte même qu'il se serait exclamé peu avant de mourir : "Cette fichue Commission !" ⁶³

"Une belle histoire avortée"

Le premier volume de l'ouvrage parut simultanément à Londres et à New York en juin 1963 au grand soulagement de l'UNESCO et des membres de la Commission, d'autant que les critiques étaient plutôt favorables.

Ce que l'on ne savait pas, c'est que la Commission n'avait toujours pas reçu une bonne moitié des manuscrits définitifs, dont un au moins avait pris énormément de retard. Le deuxième volume ne parut qu'en 1965, et s'il bénéficia de certaines critiques favorables, d'autres se montrèrent beaucoup moins indulgents. Ce fut notamment le cas du très influent *New York Times*, dont le critique qualifia l'ouvrage d'histoire dépourvue d'âme, ou encore d'entreprise aberrante alourdie par un fatras de notes. "L'impression générale est celle d'une encyclopédie sans queue ni tête, traitée par un ordinateur déréglé", écrivait le critique, évoquant en conclusion "une belle histoire avortée".⁶⁴ Le ton de l'article surprit tous les observateurs. À en croire Métraux, certains intellectuels américains n'hésitèrent pas à dire que c'était "l'une des critiques les plus malveillantes jamais publiées par le *New York Times*".⁶⁵ En tout cas, cet article eut pour conséquence immédiate et funeste que bon nombre de maisons d'édition étrangères renoncèrent à publier la traduction intégrale de l'ouvrage dans leurs pays respectifs, comme elles en avaient pourtant pris l'engagement.

La parution des volumes suivants se poursuivit sur plusieurs années, suscitant des commentaires toujours aussi acerbes, sans d'ailleurs que les critiques aient une meilleure formule à proposer pour rédiger l'histoire globale de l'humanité. La Commission parvint toutefois à faire traduire l'ouvrage en plusieurs langues. Le premier volume de l'édition française parut en 1967, suivi un an plus tard des versions serbo-croate, slovène, espagnole, russe, hébraïque, arabe, néerlandaise et japonaise.

La Commission fut dissoute en septembre 1969, Métraux et l'équipe du projet rejoignant officiellement le giron de l'UNESCO. Le dernier volume de *L'histoire de l'humanité* parut en 1976.

Conclusion

Pour son époque – si l'on se réfère à la période non de sa parution mais de sa longue gestation – *L'histoire de l'humanité* demeure une référence intellectuelle. C'était en effet la première tentative concertée de réunir des spécialistes du monde entier pour qu'ils se mettent d'accord sur une interprétation commune du passé en vue de rédiger la première histoire véritablement internationale de l'humanité.

⁶² Lettres de Métraux à Carneiro, 18.3. et 30.3.1965, SCHM 2, UA.

⁶³ Morazé (2007), p. 183; Mémo de Métraux à la Commission internationale, 14.10.1964, SCHM 2, UA; Lettre de Huxley à Métraux, 6.11.1964, Box 37, RU.

⁶⁴ J.H. Plumb: "A Great Story Left Untold", *New York Times*, 1.8.1965.

⁶⁵ Mémo de Métraux aux membres de la Commission internationale, 5.10.1965, SCHM 2, UA.

Mais cette volonté d'internationalisme allait s'avérer un obstacle majeur dans la réalisation de l'autre ambition affirmée au départ – l'analyse de la diversité culturelle mondiale et de ses réseaux d'influences réciproques à l'échelle planétaire. Privilégier l'universalisme plutôt que la diversité culturelle allait susciter de multiples problèmes qui compromettaient la réussite de l'entreprise. Prétendre définir "la vérité historique" à la majorité des voix au prix de longs et fastidieux échanges de correspondance entre plus d'un millier de spécialistes inégalement motivés du monde entier ne pouvait qu'entraîner des retards considérables. En conséquence, lorsque l'ouvrage fut enfin publié, il avait pour ainsi dire largement dépassé sa date de péremption.

En même temps la quête de consensus – surtout après l'entrée en scène des Soviétiques en 1956 – allait à l'encontre de l'exigence de simplicité et d'homogénéité d'un texte alourdi par le poids des notes et des digressions. Et quand ce n'était pas le cas, les rédacteurs avaient tendance à rechercher le plus petit dénominateur commun, c'est à dire une version lisse et convenue de l'histoire qui ne satisfaisait vraiment personne, à commencer par les auteurs, dont quelques-uns jugèrent même nécessaire de prendre leurs distances vis à vis de certaines parties de leur propre texte.⁶⁶

Tout ce travail avait donc abouti à un résultat bien en deçà de l'impact escompté par ceux qui avaient cru, avec Turner, participer à la rédaction d'une fresque historique d'une ampleur sans précédent. C'est ce qu'illustre bien la carrière contrastée de trois historiens, tous trois originaires de Chicago : Louis Gottschalck, Marshall G.S. Hodgson et William McNeill. Ces trois hommes nourrissaient la même ambition : écrire une histoire du monde véritablement universelle. Les deux premiers collaborèrent à *L'histoire de l'humanité* de l'UNESCO, Hodgson se chargeant de réunir la documentation concernant la culture islamique avant de lancer en 1954 un grand débat sur l'histoire universelle dans les *Cahiers d'Histoire Mondiale*, tandis que Gottschalck consacrait plusieurs années de sa vie à rédiger l'un des six volumes de l'ouvrage. C'est peut-être pour cela qu'aujourd'hui leurs noms sont un peu perdus dans la foule anonyme des historiens qui ont travaillé pour l'UNESCO.

À l'inverse de ses deux collègues, l'historien William McNeill accéda d'emblée à une notoriété dont il n'aurait peut-être pas osé rêver lorsqu'il publia en 1963 – année de parution du premier volume de *L'histoire de l'humanité* – son ouvrage le plus connu, intitulé *The Rise of the West (L'essor de l'occident*, non traduit en français). D'inspiration résolument évolutionniste, voire eurocentrique, le livre de McNeill s'appuyait également sur les thèses de Spengler et de Toynbee affirmant que les diverses civilisations avaient évolué pour l'essentiel indépendamment les unes des autres. *The Rise of the West* figura immédiatement sur la liste des meilleures ventes en Amérique et ce succès de librairie ne s'est jamais démenti par la suite. Autrement dit, ce n'est pas le concept des "transmissions et échanges culturels" cher à l'UNESCO mais la notion vulgarisée par McNeill du "choc des cultures" qui allait devenir l'idée force d'un nouveau genre coïncidant avec la mondialisation de l'histoire. Cela est encore plus évident depuis qu'un autre historien de l'école de Chicago, le Professeur Leften Stavrianos, a popularisé dans le monde anglo-saxon le concept d'histoire 'globale'.⁶⁷

Aujourd'hui, d'un point de vue historiographique, la version finale de *L'histoire de l'humanité* ne fait certes pas figure d'exemple à imiter mais bien plutôt de monument commémoratif d'un universalisme qui n'a pas vraiment abouti. Pourtant, il serait injuste de ne retenir que cet aspect réducteur d'une entreprise qui restera comme la première remise en question de la vision

⁶⁶ Caroline Ware etc. : *History of Mankind: Cultural and Scientific Development*, Vol. VI. Londres : Allen & Unwin (1966), p. XII, XIV et XVII-XX.

⁶⁷ Bruce Mazlish: "Global History and World History", in: Bruce Mazlish og Akira Iriye (dir. pub.) : *The Global History Reader*, New York, Routledge, 2005, pp. 16-20 et Gilbert Allardyce: "Toward World History: American Historians and the Coming of the World History Course", *Cahiers d'Histoire Mondiale*, Vol. 1, No. 1 (1990), p. 40-45 et 23-75.

eurocentrique du monde au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Compte tenu de la date de lancement du projet et de la volonté proclamée des auteurs de mettre l'accent sur les "transmissions et échanges culturels", il semble plus juste de voir dans ce processus la première manifestation d'une approche globale de l'histoire qui s'est affirmée au lendemain de la guerre. Ceci est d'autant plus vrai que par la suite, l'UNESCO n'a jamais renoncé à la conception ambitieuse et universaliste de l'histoire dont cette première tentative reste un important témoignage.⁶⁸

⁶⁸ Citons à titre d'exemples l'édition révisée et mise à jour de *L'histoire de l'humanité* (1994-2005) et *L'histoire générale de l'Afrique* (1985-1995).